

jamais elles ne viennent me mordre, je crois que j'ai la peau aussi dure que la tête et je dors toujours tranquille.

«Deux garçons de Strassen sont venus à La Crosse et l'un qui connaît Edouard m'a dit qu'il t'avait vue deux jours avant son départ le 17 mars. Il a été bien heureux; si moi je pouvais te voir 5 minutes maintenant je pleurerais de joie pendant une heure car je t'aime toujours autant qu'autrefois.»

A La Crosse vivait John B. Jungen, également originaire de Strassen et faisant le gros et le détail en épicerie et vins. Si la situation matérielle de Gustave Metz l'eût permis il aurait pris pour femme une jeune fille, parente de Jungen.

La fin de l'année 1861 n'était pas arrivée que Gustave Metz avait essayé bien des revers : 21 chevaux étaient morts et une demi-récolte n'avait pas encore pu être vendue «les prix des denrées n'ayant jamais été aussi bas.»

L'année d'après il vend sa ferme «avec beaucoup de perte» de sorte qu'il ne lui restait plus que 3 500 francs de toute sa fortune. Il aurait bien voulu revenir au Luxembourg mais «il avait honte et il savait à l'avance que son père le recevrait mal et qu'il fallait essayer de nouveau à parvenir à quelque chose.»

Il s'établit à Bellevue (Iowa), acheta quatre chevaux et fonda une entreprise de poste qui lui assurait un subside gouvernemental de 800 dollars. Par bon ou mauvais temps il faisait tous les jours 52 milles, à l'exception des dimanches.

La petite ville de Bellevue est comme morte, tous les gens participant à la guerre de sécession et le commerce se ressentant de la mauvaise situation générale. Comme employé du gouvernement, Gustave Metz est exempt de la circonscription.

Il y a assez de Luxembourgeois à Bellevue. «J'en connais beaucoup, écrit Gustave Metz le 19. 7. 1863 à Edouard et sa femme, mais tous me connaissent et beaucoup s'étonnent comment je peux endurer un métier aussi dur. Les Américains aussi ont confiance en moi et me respectent. J'ai beaucoup de responsabilité ... .. et j'ai le droit de porter des armes en tout temps et de m'en servir au cas, mais je ne porte jamais qu'un canif sur moi, vous savez que je n'ai pas grand-peur ... Aujourd'hui je n'oserais pas faire faire un portrait, un marron n'est rien en comparaison de ma figure et de mes mains. Depuis deux ans le soleil ne m'a pas brûlé, mais il m'a tanné.»

Le 20. 2. 1864 nous trouvons Gustave Metz à Dubuque comme employé de marchands de chevaux de Californie où il devait se rendre avec les bêtes achetées en route.

D'avance il se réjouissait d'avoir l'occasion «de tuer un de ces buffalos, dût-il perdre la moitié de sa peau.»

Mais, comme nous l'apprend une lettre écrite le 28 août à Sacramento City, le voyage, qui dura du 13 avril au 25 août, ne fut qu'une suite de pénibles événements : les membres de la caravane souffrirent